YETTE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Capucines,
le 13 Octobre 1910.

DU MÊME AUTEUR :

Crime passionnel, pièce en un acte.
Tais-toi, mon cœur!, pièce en trois actes,
Une aventure impériale, pièce en un acte.
Une grosse affaire, pièce en trois actes.
Noblesse oblige! pièce en trois actes.
Vingt jours à l'ombre, pièce en trois actes.
Vous n'avez rien à déclarer?, pièce en trois actes.
Florette et Patapon, pièce en trois actes.
Le Gant, pièce en un acte.
La Gueule du loup, comédie en trois actes.
Les Dragées d'Hercule, pièce en trois actes.
Heureuse! comédie en trois actes.
M'amour, comédie en trois actes.
Nelly Rozier, comédie en trois actes.
La famille Bolero, pièce en trois actes.
Le Paradis, pièce en trois actes.
Monsieur Irma, comédie en un acte.
La Guerre joyeuse, opéra-comique en trois actes.
Le Marquis de Kersalec, comédie en un acte.
Les Vacances du mariage, comédie en trois actes.
Les Oiseaux de passage, comédie en un acte.
Un Mariage au téléphone, comédie en un acte.
Un Prix Montyon, comédie en trois actes.
La Petite Poucette, opérette en cinq actes.
Le Système Ribadier, comédie en trois actes.
La Femme du commissaire, vaudeville en trois actes.
Les Joies du foyer, comédie en trois actes.
Le 3me Hussards, opéra-comique en trois actes.
Les Ricochets de l'amour, comédie en trois actes.
Inviolable! comédie en trois actes.
Sa Majesté l'Amour, opérette en trois actes.
La Terre-Neuve, comédie en trois actes.
Les Fêtards, opérette en trois actes.
Place aux Femmes!, comédie en quatre actes.
La Poule Blanche, opérette en quatre actes.
Coralie et Cie, pièce en trois actes.
Le Remplaçant, comédie en trois actes.
Le Coup de Fouet, comédie-vaudeville en trois actes.
Le Voyage autour du Code, pièce en quatre actes.
Totote et Boby, comédie en un acte.
La meilleure des femmes, comédie en trois actes.

MAURICE HENNEQUIN

YETTE

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
Devant le Théâtre-Français

—

1911


LIBRARY
JAN 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

A MADAME A. BERTHEZ,

avec mes très affectueux hommages.

Bien que cette comédie,
Soit plutôt une historiette,
Souffrez que je vous dédie
« Yette ».

M. H.

PERSONNAGES

ANATOLE LEJUBIER	MM.	TRAMONT.
HENRI THOMEREL		DÉAN.
YETTE	Mmes	SAINT-BONNET.
MARGUERITE		MÉRINDOL.
Mme DURAND-PONT		RITTO.
IRMA		LIPTON.

A Paris, de nos jours.

YETTE

Un petit salon très élégant. Porte au fond donnant sur l'antichambre. Porte à gauche et porte à droite. Canapé à gauche. A droite, une petite table ; de chaque côté de la table, un fauteuil ou une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

IRMA, puis ANATOLE.

Au lever du rideau, Irma est occupée à défaire une malle. On entend sonner à la cantonade. Irma sort par le fond, disparaît un instant, laissant la porte ouverte.

IRMA, à la cantonade

Tiens, c'est M. Lejubier!

ANATOLE, à la cantonade

Lui-même. Bonjour, Irma !

Paraissent Anatole et Irma.

IRMA.

Bonjour, monsieur Lejubier!

ANATOLE.

Ils sont rentrés hier soir d'Aix-les-Bains ?

Il pose son chapeau sur une chaise, à droite de la porte du fond.

IRMA.

Par le train de dix heures... Je défais la malle de madame, comme vous voyez.

ANATOLE.

Et en bonne santé ?

IRMA.

Excellente... (Allant vers la droite.) Je vais aller prévenir...

ANATOLE, l'arrêtant.

Un instant... (Avec émotion.) Irma, ma bonne Irma...

IRMA.

Qu'est-ce que vous avez, monsieur Lejubier ? Vous êtes malade ?

ANATOLE, soupirant.

Depuis un an!

IRMA.

L'estomac ?

ANATOLE.

Plus haut !

IRMA.

La tête ?

ANATOLE.

Plus bas !

IRMA, étonnée.

Plus bas ?... Plus haut ?

ANATOLE, tristement.

Le cœur, ma pauvre Irma, c'est le cœur !

IRMA.

Vous avez une maladie de cœur ?

ANATOLE.

Une maladie ? Pis que ça !... Enfin, dites-moi, quel effet vous ont-ils fait, hier soir ?

IRMA.

Qui ça ? Monsieur et madame ?

ANATOLE.

Oui... quel air avaient-ils ?

IRMA.

Plus heureux que jamais !

ANATOLE, tristement.

Ah !

IRMA.

A peine étaient-ils dans leur chambre que j'ai entendu un bruit de baisers...

ANATOLE, vivement, l'arrêtant.

C'est bien, merci !... Allez les prévenir que Lejubier, Anatole Lejubier les attend.

IRMA.

J'y vais !

Elle sort par la droite.

SCÈNE II

ANATOLE seul, puis MARGUERITE, puis HENRI.

ANATOLE, avec amertume.

Plus heureux que jamais ! Ah ! voilà bien ma

veine !... (Regardant la malle restée ouverte.) Sa malle !... C'est sa malle !... La malle de la femme que j'aime !... (Prenant dans la malle un pantalon garni de dentelles.) Un pantalon !... Le pantalon de la femme que j'aime !... C'est là-dedans... Non ! ne pensons pas à ça... (Regardant le pantalon avec émotion.) Ah ! pantalon, pantalon !... que ne donnerais-je pas pour être à ta place... pas quand tu es dans la malle, bien entendu... (Embrassant le pantalon.) Tiens ! Tiens !

MARGUERITE, à la cantonade.

Ne vous impatientez pas, me voici !

ANATOLE.

Elle ! C'est elle !

Dans son trouble, il met le pantalon dans sa poche.

MARGUERITE, entrant de droite.

C'est gentil à vous, mon cher Lejubier, de venir nous dire bonjour, comme ça, tout de suite...

ANATOLE, à part, la regardant.

Elle est encore plus jolie... c'est désolant !

MARGUERITE.

Eh bien, on n'embrasse pas sa petite Margot ?

ANATOLE, avec force.

Non !

MARGUERITE, étonnée.

Non ?

ANATOLE, vivement.

Si !... Si !... J'ai dit non, parce que je suis furieux, mais tout à l'heure, je regretterais trop de ne pas vous avoir embrassée !

MARGUERITE.

Furieux ?... Et pourquoi ?

ANATOLE.

Si vous croyez que c'est gai ce que vient de m'apprendre votre femme de chambre.

MARGUERITE.

Que vous a appris Irma ?

ANATOLE.

Ce qu'elle m'a appris ? (S'interrompant.) Laissez-moi d'abord vous embrasser, voulez-vous ?

MARGUERITE.

Là... sur la joue...

ANATOLE.

Pourquoi la joue quand la nature vous a donné des lèvres ?

MARGUERITE, sévèrement, et se retirant.

Lejubier !

ANATOLE, vivement.

Non, non, ne vous fâchez pas. (Il l'embrasse sur la joue.) La joue pour moi, la bouche pour lui...

Il regarde la porte de droite.

MARGUERITE.

Dame !... Henri a tous les droits.

ANATOLE, soupirant.

Il est votre amant, hélas ! (Avec amertume.) Et vous êtes toujours heureux, paraît-il... votre femme de chambre vient de m'annoncer ça à l'instant, sans ménagement.

MARGUERITE.

Et c'est pour ça que vous êtes furieux ?

ANATOLE.

Mettez-vous à ma place ? Voilà un an que je vous aime.

MARGUERITE.

Non, ça dure encore ce béguin-là ?

ANATOLE, *indigné.*

Un béguin ? Elle appelle ça un béguin ?... Un amour qui grandit tous les jours !

MARGUERITE, *riant.*

Comme s'il était espagnol !

Elle s'assied sur le canapé.

ANATOLE.

Ne riez pas, allez, je suis bien à plaindre. J'augurais si bien de votre saison à Aix !... Je pensais : il voudra aller à la Villa des Fleurs... ils se disputeront et qui sait, ça finira peut-être par des gifles ?

MARGUERITE.

Des gifles !

ANATOLE.

Il est violent, vous savez !

MARGUERITE.

Pas avec moi !

ANATOLE.

Ah ! (*A part, à l'adresse d'Henri.*) Chameau, va !

MARGUERITE.

Quant à la salle de jeu, il n'y est pas allé une seule fois... Nous passions toutes nos soirées à l'hôtel... tout le monde m'appelait madame Thomerel. On nous a pris pour des jeunes mariés en voyage de noces !

ANATOLE, *avec amertume.*

Délicieux !

MARGUERITE.

Mais un peu gênant... à cause des jeunes filles... Aussi sommes-nous partis à l'anglaise.

ANATOLE, *avec une fureur comique.*

Ah! bon Dieu de bon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel? Qu'est-ce que je lui ai donc fait?

MARGUERITE.

Lejubier!

Paraît Henri par la porte de droite, il s'arrête sur le seuil de la porte, et, sans être vu, écoute en souriant.

ANATOLE.

J'avais tout pour être heureux... une fortune confortable, un physique agréable, une intelligence remarquable, et il a fallu que je tombe amoureux de la maîtresse de mon meilleur ami!... Mais, je me disais : patience, Lejubier, Henri est un coureur... au bout de six semaines, il en aura plein le dos, il lui fera une saleté et ton tour viendra... et comme sœur Anne...

HENRI, *continuant et descendant.*

Tu ne vois rien venir!... Bonjour, vieux!

ANATOLE, *froidement.*

Bonjour, mon cher, bonjour!

Henri lui tend la main. Anatole lui tourne le dos.

HENRI.

Eh bien, tu ne me serres pas la main? Ça, c'est un comble! J'ai une maîtresse, tu lui fais la cour; c'est moi qui devrais me fâcher... Mais dis-moi tout de suite que tu m'en veux?

ANATOLE.

Certes! Et je ne te l'envoie pas dire! Quand on

a l'habitude de se conduire salement avec les femmes, on continue!... C'est vrai, ça, si tu t'étais conduit avec Margot comme avec les autres, (Montrant Marguerite.) nous serions ensemble depuis dix mois!... Et voilà que tu deviens fidèle?... Et tu crois que je vais te sauter au cou?

HENRI.

Il est admirable!

MARGUERITE, qui s'est levée.

Ah! ça, dis donc, toi, c'est vrai ce qu'il raconte : tu es un coureur?

HENRI, tendrement.

Je l'étais... jusqu'au jour où ces jolis yeux-là m'ont arrêté!

MARGUERITE.

Et tu ne courras plus jamais?

HENRI.

Si!

ANATOLE, avec joie.

Ah!

MARGUERITE, furieuse.

Hein?

HENRI, tendrement.

Après toi... si un jour tu voulais filer avec Lejubier!

MARGUERITE.

T'es bête!

ANATOLE.

Charmant!

HENRI, prenant Marguerite dans ses bras.

Je t'adore !...

MARGUERITE, très tendre.

Ah ! Riquet, mon petit Riquet !

HENRI.

Tes lèvres ?

MARGUERITE.

As-tu besoin de les demander ?

Ils s'embrassent.

ANATOLE, éclatant, furieux.

Ah ! non ! Ah ! non ! je vous en prie !... Pas devant moi !

HENRI, gaîment.

Si ça te gêne, retourne-toi.

ANATOLE, des larmes dans les yeux.

Il ne lui suffit pas de me broyer le cœur, il faut encore qu'il se paye ma tête !

Il s'assied sur le canapé.

MARGUERITE.

Comment il pleure ?

Elle s'assied à gauche d'Anatole.

HENRI.

Anatole !

Il s'assied à droite d'Anatole.

ANATOLE, naïvement et pleurant.

Si vous saviez combien je suis malheureux de vous voir heureux !

HENRI.

Au moins, il est franc !... Anatole, mon vieil Anatole, je t'aime bien, tu sais.

ANATOLE.

Moi aussi je t'aime bien... seulement, l'amour que j'ai pour toi n'a rien de comparable avec celui que j'ai pour elle. (Avec émotion.) Alors, vraiment, mes amis, je n'ai pas d'espoir? (Marguerite et Henri font signe que non.) Rien à faire pour moi ici? (Même jeu.) Enfin, vous vous adorerez toujours?

MARGUERITE et HENRI, se regardant tendrement.

Toujours!

ANATOLE, se levant résigné.

Ça va bien! (A Henri.) Passe-moi mon chapeau.

MARGUERITE.

Où allez-vous?

ANATOLE.

Connaissez-vous le Grand Morin?

HENRI, qui est allé prendre le chapeau d'Anatole.

Le Grand Morin?... Est-ce qu'il est du Cercle?

ANATOLE.

Mais non... le Grand Morin... la rivière...

HENRI.

Ah! oui!

MARGUERITE.

Oui!

ANATOLE, lugubre.

Je vais me jeter dans le Grand Morin!

HENRI, vivement.

Hein?

MARGUERITE.

Lejubier!

ANATOLE.

La Seine est trop sale, ça me dégoûte !

HENRI.

Veux-tu bien rester ici !

MARGUERITE.

Je vous défends d'avoir des idées pareilles !

ANATOLE, avec âme.

Je suis un type dans le genre de Werther : je veux me tuer pour celle que j'aime !

MARGUERITE.

Lejubier, mon bon Lejubier, je vous assure que vous vous exagérez vos sentiments pour moi !

ANATOLE.

Oh !

HENRI, vivement.

Elle a raison !... Tu es un imaginatif, un emballé... un exalté !

ANATOLE.

Possible... mais vous savez, mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard... Du reste, je n'en avais plus pour longtemps... depuis quelque temps j'ai des éblouissements.

Il s'assied à gauche de la table.

MARGUERITE.

Des éblouissements ?

HENRI.

Et tu n'as pas consulté ?

ANATOLE.

Si... Le médecin m'a dit que c'était très mau-

vais, quand on est sanguin comme moi, de rester aussi longtemps sans...

Il hésite.

HENRI.

Sans quoi?

ANATOLE, gêné.

Enfin... sage!

HENRI.

Et depuis combien de temps as-tu... ou plutôt n'as-tu pas ?

ANATOLE, regardant amoureusement Marguerite.

Depuis un an !

HENRI et MARGUERITE, stupéfaits.

Un an!

ANATOLE.

Je croyais toujours votre rupture prochaine, j'attendais... et quand par hasard la nature se rebiffait, que la bête voulait parler, je faisais du footing, du foot-ball, du golf, du polo... (Se levant.) La tête était muselée et la nature en était pour ses frais!

MARGUERITE.

Mon pauvre ami!

ANATOLE.

Et maintenant, adieu, mes enfants et continuez d'être heureux!

HENRI.

Anatole!

ANATOLE.

Nous n'avons plus rien à nous dire.

MARGUERITE, *vivement.*

Si !... Lejubier, mon bon, mon excellent Lejubier, je suis touchée, émue de tant d'amour... et c'est au nom de cet amour que je viens vous demander une chose.

ANATOLE.

Laquelle ?

MARGUERITE.

Jurez-moi d'abord que vous répondrez oui... (*Comme Anatole hésite.*) Oh ! vous pourrez vous jeter dans le Grand Morin après.

ANATOLE.

Alors c'est juré !

MARGUERITE.

Eh bien, vous allez me faire un cadeau.

ANATOLE.

Un cadeau ?

MARGUERITE.

Vous allez me donner un mois de votre existence.

ANATOLE.

Un mois de mon existence ?

MARGUERITE.

Oui !... à partir de maintenant, et pendant un mois, vous ne vous appartenez plus, vous m'appartenez et vous ferez ce que je vous ordonnerai de faire.

ANATOLE.

Et que voulez-vous que je fasse pendant un mois ?

MARGUERITE.

Je veux... je veux que vous ne restiez pas sage !

HENRI.

Bravo!

ANATOLE, à Marguerite, avec joie.

Avec vous alors ?

MARGUERITE, vivement.

Ah! non!

HENRI.

Tu en as de bonnes!

ANATOLES.

Alors, il n'y a rien de fait!

MARGUERITE.

J'ai votre serment!

HENRI.

Tu as juré.

ANATOLE.

Permettez...

MARGUERITE, avec reproche.

Oh! Lejubier! Parjure!

HENRI.

Pouah!

ANATOLE, très digne.

Vous avez raison, j'ai juré!

MARGUERITE.

A la bonne heure!

ANATOLE.

Oh! je vous vois venir... Vous vous dites : il y a un an qu'il n'a pas... et quand il aura goûté de nouveau... il ne voudra plus... (Il fait le geste de se jeter à l'eau.) Soit, vous verrez, et dans un mois!

Il fait le geste de se jeter à l'eau.

HENRI.

Tu iras partager le lit du Grand Morin, c'est entendu.

ANATOLE.

Oh ! toi, je t'en prie, hein ? épargne-moi tes sarcasmes. (A Marguerite.) Et avec qui voulez-vous que je...

MARGUERITE.

Eh bien, voilà... j'ai une amie, une amie charmante que vous ne connaissez pas et qui justement a besoin d'être consolée... son ami vient de la quitter pour se marier.

HENRI.

La maîtresse de Crisolles ?

MARGUERITE.

Oui !

HENRI, à Anatole.

Délicieuse, tu sais !... Et faite... tout le confort moderne !

ANATOLE.

Oh ! ça m'est égal. (A Marguerite.) Brune ou blonde, maigre ou potelée, je fermerai les yeux, je penserai à vous et je dirai tout bas : Margot ! Margot !

HENRI, sur l'air de la chanson.

Lève ton sabot !

ANATOLE, machinalement.

Lève ton sabot ! (Se reprenant et vivement.) Non, ce n'est pas ça que je veux dire !

MARGUERITE.

Et maintenant, Lejubier, reprenez votre cha-

peau, allez chez le fleuriste qui est au coin de la rue... choisissez les plus belles roses... elle adore les roses... Pendant ce temps-là je lui téléphone de venir ici, je vous présente... Vous lui faites la cour.

ANATOLE, *éclatant.*

Non! mais celui qui m'aurait dit que pour prouver mon amour à la femme que j'aime je serais forcé de... avec une autre!

MARGUERITE.

Oh! le sourire Lejubier! Je veux que vous ayez le sourire. Je suis le maître!

ANATOLE.

Que n'êtes-vous la maîtresse!

MARGUERITE.

Le sourire!

ANATOLE.

Voilà!... Voilà!...

Il sourit.

HENRI.

Très bien!

ANATOLE, *exaspéré, à Henri.*

Oh! toi... toi!!... (*Enfonçant avec rage son chapeau sur la tête et sortant par le fond.*) Ah! oui, celui qui m'aurait dit ça!

SCÈNE III

MARGUERITE, HENRI, puis IRMA!

HENRI.

Ma chérie, tu as une idée de génie!

MARGUERITE.

Nous ne pouvions pas laisser ce malheureux...

HENRI, l'interrompant.

Parbleu ! Il ne sera pas deux jours avec Angèle qu'il ne pensera plus à toi.

MARGUERITE, un peu vexée.

Deux jours... tu vas un peu vite !

HENRI.

Mettons huit jours.

MARGUERITE, même jeu.

Angèle a beau être charmante... Enfin si tu crois qu'au bout de deux jours il ne pensera même plus...

HENRI, conciliant.

Mais non, mais non.

MARGUERITE.

Tant mieux, après tout ! Qu'est-ce que nous désirons ?... Je vais téléphoner...

Elle se dirige vers la gauche.

HENRI.

Ah ! voilà bien les femmes ! Tu veux le sauver à tout prix et tu finiras par lui en vouloir de ne pas s'être tué pour toi !

MARGUERITE, indignée.

Moi ? Oh !

IRMA, entrant du fond avec une lettre sur un plateau.

Une lettre pour madame.

MARGUERITE, prenant la lettre.

Une lettre ?... Tiens, l'écriture d'Angèle !

HENRI.

Non ?

Sort Irma.

MARGUERITE, tout en ouvrant la lettre.

Elle m'annonce sans doute sa visite.

HENRI.

On peut dire qu'elle tombe à pic!

MARGUERITE, qui a jeté un regard sur la lettre, poussant un cri.

Ah!

HENRI.

Quoi?

MARGUERITE, lisant.

« Ma chérie, j'ai fait à Dieppe la connaissance
» d'un général Brésilien. A l'heure où tu liras ces
» lignes, je serai en route pour l'Amérique...

HENRI.

Sapristi!

MARGUERITE.

Partie avec un Brésilien!

HENRI.

Christophe Colomb avait besoin de découvrir l'Amérique!

MARGUERITE.

Eh bien, nous voilà gentils... Et Lejubier qui va revenir... C'était pour lui la maîtresse rêvée!

HENRI.

Que veux-tu, on va lui en trouver une autre.

MARGUERITE.

Je ne vois personne parmi mes amies... (Se désolant.) Ah! mon Dieu, mon Dieu!

HENRI, poussant un cri.

Ah! J'ai trouvé...

MARGUERITE.

Quoi ?

HENRI.

Bellencontre... mon ami Bellencontre... le Président du Cercle... on dit qu'il veut lâcher Léa de Perpignan. Je cours m'en assurer !

Il va prendre son chapeau.

MARGUERITE.

C'est ça, gentille Léa, bien qu'un peu rosse...

HENRI.

Elle a la fausse dent dure... Mais c'est une femme de grande expérience... Quant à Bellencontre... s'il hésitait encore... tant pis, je lui dirais qu'il est cocu!

MARGUERITE.

Il l'est donc?

HENRI.

Sans ça jamais il n'aurait pas été nommé Président! (Sonnerie à la cantonade.) Une visite!

MARGUERITE.

Çe doit être ma couturière...

HENRI, s'arrêtant.

Oh! alors, je me sauve. A tout à l'heure, ma chérie!

MARGUERITE.

Depêche-toi!

HENRI.

Oui! Oui! (Sortant par la gauche.) Ah! quel métier, je fais!

SCÈNE IV

MARGUERITE, puis IRMA, puis MADAME DURAND-PONT et YETTE.

MARGUERITE, seule.

Pourvu qu'il réussisse!

IRMA, entrant une carte à la main.

Pardon, madame...

MARGUERITE.

C'est la couturière?

IRMA.

Non, madame, c'est une dame qui arrive d'Aix les-Bains.

MARGUERITE, prenant la carte.

D'Aix-les-Bains?... (Lisant.) Madame Durand-Pont... (Très contrariée, à elle même.) Notre voisine de chambre à l'hôtel... Ah! non!... (Haut.) Vous direz à cette dame... (Apercevant madame Durand Pont qui paraît à la porte du fond. A part.) Trop tard!

MADAME DURAND-PONT, entrant suivie de Yette.

Ma fois tant pis, je brave les convenances et j'entre sans plus attendre!

MARGUERITE, apercevant Yette, à part.

Et sa fille est avec elle!

MADAME DURAND-PONT, parlant avec volubilité.

Vous permettez que je vous embrasse, chère petite madame. Je suis heureuse de vous revoir. Trop aimable en vérité! Et votre cher mari va bien? Tant mieux! J'en suis ravie!

MARGUERITE, de plus en plus contrariée jusqu'à la fin de la scène.

Laissez-nous, Irma.

IRMA, sortant et à part.

Son mari ?

MADAME DURAND-PONT.

Eh bien, Yette, ma chérie, dis bonjour à madame Thomerel...

YETTE.

Bonjour, madame.

MARGUERITE.

Bonjour, mademoiselle.

Pendant tout le monologue suivant, Marguerite voudra interrompre madame Durand-Pont, mais celle-ci ne lui en laissera pas le temps

MADAME DURAND-PONT.

Vous permettez que je m'asseye ? Merci! Je n'en puis plus! (Elle s'assied ainsi que Marguerite et Yette). Nous sommes arrivées ce matin à sept heures. C'est le portier de l'hôtel à Aix qui nous a donné votre adresse... Figurez-vous qu'hier... (S'interrompant) Mais d'abord il faut que vous sachiez combien nous avons été tous désolés après votre départ! Vous étiez la gaîté de l'hôtel! N'est-ce pas, Yette ? Vous entendez! Votre mari aussi du reste! Quel gentil couple! Et penser qu'en province on médit tant des mariages parisiens! Si on connaissait le ménage Thomerel! Mais où en étais-je ? Ah! oui! Hier, par le dernier courrier, pendant le dîner, j'ai reçu une lettre de mon mari, monsieur Durand-Pont! Il paraît qu'un mouvent très important se prépare au Ministère de la Justice, et voilà dix

ans que M. Durand-Pont est Président du Tribunal de Périgueux... Dix ans, oui, chère petite madame... Depuis longtemps il devrait être à Lyon ou à Bordeaux... Mais voilà : il ne veut faire aucune démarche ; aussi, cette fois, j'ai résolu de venir parler au ministre!... Où nous sommes descendues? A l'Hôtel de Hollande. C'est madame Chambardet qui nous l'a recommandé... Madame Chambardet qui avait sa chambre au-dessus de la vôtre!... Une charmante femme! Un peu sans gêne, par exemple! Et bavarde! bavarde!... Avec elle, impossible de placer un mot! J'ai horreur de ces femmes-là. Vous n'est-ce pas? C'est évident!... Je vais donc passer une journée en démarches... Que faire de Yette pendant ce temps-là? La laisser seule à l'hôtel?... Ce n'est pas convenable!... Une jeune fille!... Et à Paris! Alors j'ai pensé à vous et je vous la confie!...

MARGUERITE, poussant un cri.

Hein?

MADAME DURAND-PONT.

Ici, chez vous, je suis bien tranquille, elle n'a rien à craindre.

MARGUERITE.

Je...

MADAME DURAND-PONT, poussant un cri en regardant la pendule.

Onze heures!... Je me sauve au Ministère.

MARGUERITE.

Mais madame...

MADAME DURAND-PONT.

Non, non, je n'ai pas le temps! Vous me direz ça à mon retour!

MARGUERITE.

Cependant...

MADAME DURAND-PONT.

Mon bon souvenir à votre cher mari... A tout à l'heure chère petite madame!... (A Yette.) A tout à l'heure, ma chérie!... (A Marguerite.) Non, non, ne me reconduisez pas, je connais le chemin! A tout à l'heure.

Elle sort vivement par le fond.

MARGUERITE, à elle même.

Elle s'en va!... Et elle me laisse sa fille!... Et Léa de Perpignan qui va venir!... (Regardant Yette.) Je ne veux pas la garder ici!... Tant pis, je vais mettre mon chapeau, et la reconduire à l'hôtel... J'écrirai un mot à madame Durand-Pont pour lui dire que je ne suis pas madame Thomerel... (Haut.) Asseyez-vous, mademoiselle, et attendez-moi, voulez-vous?

YETTE.

Oui, madame!

MARGUERITE, à part.

Ah! quelle journée!

Elle entre à droite

SCÈNE V

YETTE, puis ANATOLE.

YETTE, seule, regardant sortir Marguerite.

Pauvre madame Thomerel!... Elle a plutôt l'air contrarié de la corvée!

ANATOLE, entrant par le fond avec une gerbe de fleurs.

Me voici... vous avez téléphoné ?

YETTE, se levant, à part.

Quelqu'un !

ANATOLE, apercevant Yette.

Oh ! pardon !... (A part, regardant Yette.) Elle est arrivée ! (Haut, saluant.) Mademoiselle...

YETTE, saluant.

Monsieur...

ANATOLE.

Marguerite n'est pas là ?

YETTE.

Madame Thomerel ?

ANATOLE, souriant.

Si vous voulez.

YETTE.

Elle me quitte à l'instant... elle m'a priée d'attendre.

ANATOLE, à part, regardant Yette

Elle ne paraît pas vingt ans !... Grisolles les prenait jeunes ! (Haut.) J'aurais préféré qu'elle fût là pour la présentation... Enfin... (Se présentant.) Je suis le jeune homme annoncé à l'extérieur... (Etonnement de Yette.) Anatole Lejubier... (Un silence.) Et vous ?

YETTE.

Moi, monsieur ?

ANATOLE.

Votre nom, mademoiselle ? Je l'ignore encore...

YETTE.

Henriette Durand-Pont. Mais tout le monde m'appelle Yette.

ANATOLE.

Yette!... C'est joli ça, Yette!

YETTE, souriant modestement.

C'est gentil!

ANATOLE, à part, la regardant.

Pas grue du tout! (Haut.) Voulez-vous me permettre de vous offrir ?

Il lui tend la gerbe.

YETTE, hésitant.

Mais...

ANATOLE.

Je sais que vous aimez les roses.

YETTE.

Qui vous a dit ça monsieur ?

ANATOLE.

Marguerite !

YETTE, étonnée.

Ah!

ANATOLE.

Du reste, c'est pour vous que je les ai achetées.

YETTE, étonnée.

Pour moi ?

ANATOLE.

Naturellement... (Lui tendant la gerbe et voyant qu'elle hésite.) Prenez... prenez...

YETTE, se décidant.

Je vous remercie, monsieur...

ANATOLE.

Et maintenant, mademoiselle Yette, bien que nous ne nous connaissions que depuis une minute à peine, causons comme une paire d'amis, voulez-vous ?

Il lui fait signe de s'asseoir.

YETTE, à part.

Une paire d'amis ?... Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur-là ?

ANATOLE.

Une fois au grand air, j'ai profondément réfléchi... du reste, je ne peux réfléchir qu'au grand air... Mon esprit a besoin de l'immensité ! Vous savez que j'adore Marguerite.

YETTE, saisie.

Comment ?

ANATOLE, étonné.

Elle ne vous l'a donc pas dit ?

YETTE.

Mais non, monsieur !

ANATOLE.

Non ? Alors, qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

YETTE.

Elle ne m'a rien dit, maman a parlé tout le temps !

ANATOLE, étonné.

Vous êtes venue avec madame votre mère ?

YETTE.

C'est elle qui m'a conduite ici.

ANATOLE.

Ah !... Enfin, puisqu'elle ne vous a encore rien

dit, je vous l'apprends... J'adore Marguerite... Seulement, il n'y a rien à faire, elle est folle de son Henri. Désespéré, j'allais me noyer...

YETTE, poussant un cri d'effroi.

Ah !

ANATOLE.

Werther a préféré le pistolet, mais moi, j'ai horreur du bruit ! (Reprenant.) J'allais me noyer, quand, par surprise, elle me fit jurer de lui obéir pendant un mois !

YETTE.

Ah !

ANATOLE.

C'est alors qu'elle songea à vous.

YETTE, étonnée.

A moi ?

ANATOLE.

Et elle m'ordonna de vous faire la cour, de vous aimer...

YETTE, se levant.

Hein ?

ANATOLE.

Pensant que vous me feriez oublier...

YETTE, l'interrompant, et s'éloignant.

Mais, monsieur...

ANATOLE, vivement.

Rassurez-vous... Je ne veux même pas essayer... Je viens seulement vous demander de lui dire que je ne vous plais pas, enfin que vous refusez...

YETTE.

Oui, oui...

ANATOLE.

Le refus venant de vous, je n'aurai pas trahi mon serment et dans un mois...

YETTE.

Dans un mois?

ANATOLE, tragique.

Je mourrai pour Charlotte. (Se reprenant vivement.) pour Marguerite, pour Marguerite !...

YETTE, poussant un cri d'effroi.

Ah! mon Dieu !

ANATOLE.

Charlotte, c'est Werther!... C'est entendu ?

YETTE, affolée.

Mais, monsieur...

ANATOLE.

Vous refusez de refuser ?

YETTE, même jeu.

Vous me demandez là une chose... je ne sais pas ce que je dois répondre, moi!... C'est effrayant !

ANATOLE.

N'hésitez pas... (S'arrêtant tout à coup, et poussant un cri.) Sapristi!

YETTE, effrayée.

Qu'avez-vous, Monsieur ?

ANATOLE, se passant la main sur le front.

Rien... un éblouissement!

Il s'assied à gauche de la table.

YETTE.

Un éblouissement ?

ANATOLE.

Voilà un an que je suis sage.

YETTE, naïvement.

Vous n'êtes sage que depuis un an ?

ANATOLE.

Vous trouvez que ce n'est pas suffisant ?

YETTE, souriant.

Il y a des gens qui sont sages toute leur vie.

ANATOLE.

Les Chartreux !

YETTE.

Les Chartreux ? (Le regardant avec intérêt.) Oh ! vous êtes tout bouleversé !

ANATOLE.

Ça va se passer !

YETTE.

Attendez... j'ai là des sels... dans mon petit sac...

Elle ouvre son petit sac qu'elle avait posé sur la table.

ANATOLE.

Non, non... c'est inutile... Ça va se passer !

YETTE, à part, tout en cherchant dans son sac.

Infortuné jeune homme ! Quelle aventure !... (Haut.) Tenez, respirez ça !...

Elle lui fait respirer un flacon de sels.

ANATOLE.

Merci... (Il respire, tout en appuyant sa tête sur la poitrine de Yette.) Vous avez du cœur !

YETTE, très empressée.

Oh ! c'est tout naturel !... Voir un être qui souffre !

ANATOLE, la regardant.

Vous seriez une gentille garde-malade !

YETTE.

Vous trouvez ?

ANATOLE, qui a pris la main de Yette.

Vous avez la peau très douce.

YETTE, retirant sa main, très gênée.

Quand j'étais petite, figurez-vous que je voulais me faire sœur de charité !

ANATOLE, amusé.

Non ?... Ce que c'est que la vie tout de même, on veut se faire sœur de charité et on devient...

YETTE, le regardant naïvement.

Quoi ?

ANATOLE, gêné du regard de Yette.

Mais... Enfin, vous avez bien fait de renoncer...

YETTE, avec un geste vague.

Oh !...

ANATOLE.

Vous êtes trop jolie !

YETTE, se récriant.

Oh !

ANATOLE.

Vous avez des yeux délicieux et un sourire...

YETTE, voulant détourner la conversation.

Ça va mieux, n'est-ce pas ?

ANATOLE, un peu troublé.

Oui, oui...

YETTE.

Ça se voit du reste !... Vous voilà tout rouge !

ANATOLE.

C'est la nature qui se rebiffe!

YETTE.

Vous dites?

ANATOLE, se montant jusqu'à la fin de la scène.

Je dis... je dis qu'en ce moment, je devrais faire du footing, du foot-ball, du golf et du polo!

YETTE, ahurie.

Hein ?

ANATOLE.

Mais va te faire fiche, ici, ce n'est pas possible !

YETTE, un peu effrayée de l'allure d'Anatole, à part.

Qu'est-ce qui lui prend, maintenant ?

ANATOLE, avec force.

Mademoiselle Pont-Durand!

YETTE.

Non, pas Pont-Durand... Durand-Pont...

ANATOLE.

Qu'importe... (Déclamant.) Que le Pont soit derrière ou qu'il soit par-devant!... (Avec force.) Savez-vous bien que vous êtes exquise ?

YETTE, souriant.

Moins que Marguerite.

ANATOLE, vivement.

Ce n'est pas la même chose. Et puis, laissons Marguerite.

YETTE.

Comment! Vous l'adorez?

ANATOLE, vivement.

Je l'adore... je l'adore... c'est évident... mais

c'est un amour tout spirituel... la bête n'y est pour rien !

YETTE.

La bête ?

ANATOLE, tirant de sa poche le pantalon de Marguerite et s'en servant comme d'un mouchoir.

Oui! Sapristi, que j'ai chaud !

YETTE, poussant un cri.

Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

ANATOLE, s'apercevant qu'il tient le pantalon, à part.

Nom de nom !

YETTE.

Un pantalon de femme ?

ANATOLE, vivement.

C'est à ma sœur !... Elle m'a chargé de le déposer chez sa lingère... (Jetant le pantalon dans la malle.) Mais ne nous occupons pas de ma sœur et de son pantalon.

YETTE.

Revenons à Marguerite !

ANATOLE, se montant de plus en plus.

Oui! j'ai juré de lui obéir pendant un mois... elle m'a ordonné de vous aimer...

YETTE.

Mais tout à l'heure, vous m'avez demandé...

ANATOLE.

Je ne sais pas ce que je vous ai demandé tout à l'heure, mais je sais bien ce que je vais vous demander maintenant!

Il veut la prendre par la taille.

YETTE, se défendant.

Monsieur... monsieur... (S'arrêtant, et tout à coup) Ah ! mon Dieu, j'ai oublié votre nom !

ANATOLE.

Anatole Lejubier !

YETTE, suppliante.

Monsieur Lejubier !

ANATOLE.

Non ! Anatole ! Appelez-moi Anatole !

YETTE.

Jamais !

ANATOLE.

Je vous déplais donc ?

YETTE.

Je n'ai pas dit ça !

ANATOLE, lui saisissant la taille.

Eh bien alors !... Yette ! Ma petite Yette... Un baiser !

YETTE, se défendant.

Laissez-moi !...

ANATOLE.

Et pas sur la joue, pas sur la joue !

YETTE, même jeu.

Je vous en supplie !

ANATOLE.

Sur les lèvres !

Il l'embrasse de force. Yette s'abandonne. A ce moment, la porte du fond s'ouvre, et madame Durand-Pont paraît.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DURAND-PONT, puis MARGUERITE, puis HENRI.

MADAME DURAND-PONT, entrant, et à elle-même sans voir tout d'abord Yette et Anatole.

Le Ministre ne reçoit que demain... (Poussant un cri en apercevant Yette dans les bras d'Anatole.) Ah ! !!

YETTE, pousssant un cri, et s'éloignant.

Maman!

ANATOLE, à part, gaîment.

Tiens, c'est la mère !

MADAME DURAND-PONT.

Ma fille dans les bras d'un inconnu !

YETTE, affolée.

Monsieur est un ami de monsieur Thomerel !

MADAME DURAND-PONT.

Ce n'est pas une raison... Ah ! ça, monsieur...

ANATOLE.

Madame Pont-Durand...

YETTE, vivement, bas, à Anatole.

Durand est par devant !

ANATOLE.

C'est juste !... je vous demande pardon... Madame Durand-Pont, vous avez devant vous un homme emballé... J'aime votre fille... je ne lui déplais pas, je me charge de son avenir. Et voilà !

MADAME DURAND-PONT, stupéfaite

Et voilà! Mais monsieur... je ne vous connais pas... j'ignore jusqu'à votre nom...

ANATOLE.

Anatole Lejubier ! Ça suffit comme ça?

MADAME DURAND-PONT, ahurie.

Mais non, monsieur, cela ne suffit pas! Je désire avoir des renseignements...

ANATOLE, ébahi.

Vous avez l'habitude de prendre des renseignements ?

MADAME DURAND-PONT.

Comment, l'habitude ? Enfin, monsieur, vous auriez dû commencer par vous faire présenter à moi... à son père ?

ANATOLE, ahuri

A son père aussi?

MADAME DURAND-PONT.

Aussi ?

ANATOLE, à part

Quelle famille !

MADAME DURAND-PONT.

Monsieur Durand-Pont est Président du Tribunal de Périgueux...

ANATOLE, à part

Ah! la voilà bien la Magistrature de la République !

MADAME DURAND-PONT.

Et je vous prie de lui écrire...

ANATOLE.

Ah ! non ! Ah ! non ! vous allez trop loin !

MADAME DURAND-PONT et YETTE, ensemble.

Trop loin ?

MARGUERITE.

Je suis prête... (S'arrêtant surprise en voyant madame Durand-Pont et Anatole.) Ah !

ANATOLE, à Marguerite, montrant Yette.

Vous avez raison, elle est charmante. Seulement je vous en prie, faites comprendre à la mère Durand-Pont que je ne peux pas écrire à son mari, pour lui demander la succession de Crisolles!

Il montre Yette.

MADAME DURAND-PONT et YETTE, ensemble.

Crisolles ?

MARGUERITE.

Mais malheureux, ce n'est pas elle !

ANATOLE.

Pas elle ?

MARGUERITE.

Mademoiselle est une jeune fille que j'ai connue à Aix-les-Bains !

ANATOLE.

Ah !

Il reste stupéfait.

HENRI, entrant vivement par le fond.

J'amène Léa de Perpignan. (Il aperçoit madame Durand-Pont et sa fille — poussant un cri.) Ah ! (Fermant vivement la porte en parlant à la cantonade.) On n'entre pas ! On n'entre pas !

ANATOLE, désespéré.

J'ai compromis une jeune fille! J'ai compromis une jeune fille!

MADAME DURAND-PONT, à Marguerite.

M'expliquerez-vous, madame ?

ANATOLE, vivement, à Marguerite qui va parler.

Non, c'est à moi de répondre. (A madame Durand-Pont.) Madame, si dix minutes avant de se tuer, Werther avait rencontré votre fille, il serait encore de ce monde... J'ai donc l'honneur de vous demander sa main!

HENRI, ahuri, à part.

Ah bah ?

ANATOLE.

Et ce soir, je prendrai le rapide pour Périgueux!

HENRI, bas, à Marguerite, montrant Anatole.

Tu vois, il ne lui a pas fallu deux jours!

MARGUERITE, déçue et au public.

Ah! ne me parlez pas des hommes!

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

